

*Une façon de voir le monde*¹

La violence comme sujet d'un discours éthique dans les années 1930

ANNE-MARIE LE BAILLIF

Abstract. *One Way to See the World. Violence as a Subject of the Ethical Discourse in the 1930s.* Ethical literary criticism has made a spectacular comeback in the field of literary research. This form of criticism is described in France by Antoine Compagnon, professor at the Collège de France, as a “reflection on the values created and transmitted by literature”. It seems to us that the third volume of A. H. Tammsaare’s novel *Tõde ja õigus* (1931, translated into French as *Jours d’émeutes*), focuses on violence as an object of Ethical Literary Criticism. Does this text not echo the *Critique of Violence* (1921), written by his contemporary, Walter Benjamin?

Tammsaare’s character Indrek questions right, justice and ethic. He has to cope with his historical time and his family problems. Tammsaare depicts the opposition between the group ethic and the private one. Indrek rejects ready-made thinking when adapting himself to situations, accordingly he makes a difference between the political violence and the private one. Ten years earlier, Benjamin had written a paper which had questioned the use of violence in preserving law and justice. He had included in his remarks also ethical and religious problems. Privately, Indrek obeys his mother’s request for euthanasia as a compensatory act for her sin he is the embodiment of. So, according to his values, his personal ethic requires him to restore his mother’s peace of mind. This act puts him into a paradoxical situation out of which he has to find his own way according to his own ethical standards.

Keywords: Ethical Literary Criticism; A. H. Tammsaare; Walter Benjamin; justice; law; religion

Antoine Compagnon, professeur au collège de France, donne une vision assez large de la notion d’éthique dans la leçon inaugurale de son cours sur Proust. Il propose de comprendre l’éthique comme: « La réflexion sur les valeurs créées et transmises par la littérature » (Compagnon 2008: 724). La notion de valeurs réintroduit dans le champ de la critique le parcours et la personnalité de l’auteur

¹ Walter Benjamin.

ainsi que les éléments liés au contexte historique. Et Antoine Compagnon d'ajouter :

L'éthique n'est pas un ensemble de valeurs et de principes *a priori*, mais plutôt une *réflexion* suivie et argumentée sur les valeurs et les principes moraux qui devraient orienter nos actions en vue du « bien agir » dans la cité. (Compagnon 2008: 724)

Il nous semble lire là une expansion de la première proposition de définition en affirmant le caractère mouvant de la notion d'éthique: une possible adaptation à un monde en mutation permanente. De même que notre planète ne cesse de se modifier physiquement, forçant ses occupants à s'adapter, la morale doit inclure les modifications sociales et historiques auxquelles elle est confrontée et cela depuis toujours.

Déjà au XVI^{ème} siècle, Montaigne, dans *Des cannibales* (Montaigne 1962, t1 : 230), appelait à un retournement des valeurs, à la reconnaissance de l'autre, de l'identité et de la différence. La question éthique du bien agir était pour lui inséparable de la question politique et de la guerre civile et il liait, contre la cruauté, morale privée et morale publique ; il défendait l'application d'une moralité privée dans la vie publique, contre la raison d'État.

Dans un article intitulé *What is Ethical Literary Criticism?* le professeur Jüri Talvet (2014) pose la question du sens du terme philosophie. Il emprunte la réponse à Dante Alighieri qui la met dans la bouche de Pythagore: *Amatore di sapienza* – l'amour de la sagesse. La littérature de fiction se présente donc comme un champ de rencontre possible entre l'amour de la sagesse et les principes moraux.

Il s'agit donc de conserver, comme le fait Montaigne, une indépendance d'appréciation lorsqu'il est question de Critique littéraire éthique et surtout de la pratiquer suivant l'exemple d'Antoine Compagnon.

L'Estonie et l'Allemagne ont une grande proximité culturelle depuis le Moyen-Age jusqu'au début du XX^{ème} siècle ce qui autorise un rapprochement sur une interrogation commune comme la valeur de la violence. Nous tenterons de l'approfondir, avec les œuvres de deux écrivains qui interrogent sur des modes différents la société de l'entre-deux guerres dans laquelle ils évoluent; l'un, Tammsaare (1878–1940), romancier estonien majeur, a publié *Jours d'émeutes* (1931, traduction française par Jean-Pierre Minaudier, 2009), troisième volume de la saga *Vérité et Justice*; l'autre, Walter Benjamin (1892–1940), philosophe allemand, a publié un essai intitulé *Critique de la violence* (1921, traduction française par Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch, 2000). Deux écrivains, deux types de critiques qui peuvent peut-être se compléter.

Violence active, violence passive ?

Indrek, le double de l'auteur, dans la saga *Vérité et Justice*, doit faire des choix difficiles pendant la révolution russe de 1905. Cette révolution interne à l'empire tzariste dont les pays baltes faisaient partie contraint le héros à s'interroger sur divers types de violences et les fondements de celles-ci. En 1921, Walter Benjamin qui s'était engagé dès les premières années de sa scolarisation vers 1905 dans des mouvements de jeunesse en Allemagne², publie une réflexion sur cette question dans un article intitulé *Critique de la violence*. Il y pose la question de sa valeur en ces termes:

La tâche d'une critique de la violence peut se définir en disant qu'elle doit décrire la relation de la violence au droit et à la justice. Et un peu plus loin: La question reste toujours ouverte de savoir si la violence en général est morale, fût-ce comme moyen pour des fins justes. (Benjamin 2000: 210)

Les références retenues sont le droit, la justice et la religion, bases communes à Benjamin et Tammsaare pour poser une réflexion critique sur le sujet.

Dans *Jours d'émeutes*, le héros prend conscience de la violence lorsqu'il est confronté à l'opposition entre ses valeurs paysannes et une nouvelle doctrine, le marxisme, déjà découverte à la pension Maurus: il avait affirmé, à la suite d'un professeur charismatique, l'inexistence de Dieu; le renvoi de l'institution lui avait été assigné. Il s'agissait là d'une violence économique, morale et politique. L'établissement ne pouvait pas risquer d'afficher une autre morale que celle du Tzar. La confrontation s'intensifie lorsqu'Indrek arrive à Tallinn, ville soumise aux tensions à travers les grèves à répétition. Grâce à un ancien condisciple, Kustas Otstaavel, devenu *gratte-papier au commissariat du quartier* (*Jd'é* 18) Indrek est informé de l'état d'esprit de la police du Tzar qui parle du marxisme comme d'*Une nouvelle religion* (*Jd'é* 20). Les deux amis conviennent de se retrouver le dimanche suivant. Ostaavel conduit Indrek à une réunion interdite ; la révolution de 1905 a commencé.

Le héros est d'abord exposé aux violences verbales auxquelles s'ajoutent des rudolements de la part d'assistants qui craignent les mouchards. Cette fois encore, les harangues politiques l'ont convaincu du bien-fondé du mouvement qui se présente comme une défense des travailleurs:

² Entre 1905 et 1907 Walter Benjamin, alors lycéen, appartient au groupe républicain inspiré par Gustav Wyneken le *Frei Studenschaft*. Puis en 1914, comme étudiant il préside les *Freien Studenschaften* dont il démissionnera pour désaccord sur la doctrine.

Le deuxième orateur parlait des droits, des droits des travailleurs [...] Mais ces droits, personne ne voulait les leurs reconnaître [...] Alors, le travailleur, il allait les prendre, ses droits, il allait s'emparer de ce qui était juste et distribuer le reste (*Jd' é 23*)

La rhétorique dont l'objet est la persuasion fait ici son office; l'usage de l'article défini puis de l'adjectif démonstratif pour aboutir à l'adjectif possessif indique l'adresse de l'orateur qui fait passer l'attention de l'audience du général au particulier. Indrek succombe à une spirale de violences: livres sur le marxisme, discours aux points de vue univoques et séances de racket auprès des commerçants de Tallinn. Indrek ne prend aucun recul, aucune lecture critique aussi bien pour ce qui lui est arrivé lorsqu'il était étudiant que vis-à-vis de l'endoctrinement marxiste devenu adulte.

L'auteur nous livre un mélange de violence active, le renvoi, les agressions physiques et de violence passives, les lectures, les discours tout en introduisant par le terme de « droits » la possibilité d'une véritable critique de l'ensemble des croyances de son héros.

Walter Benjamin examine diverses formes de violence au regard du droit et en particulier le droit de grève, état de fait narré dans *Jours d'émeutes*. Pour lui la grève est apte à *fonder ou à transformer des relations de façon relativement durable* (Benjamin 2000: 218). C'est évidemment ce que cherchent aussi bien Indrek que les ouvriers de Tallinn. Cependant la transformation souhaitée ne doit pas voir le jour de la même façon.

Le héros accepte, dans un premier temps que le droit change de côté et que cette violence se veut fondatrice d'un ordre différent de celui qu'il a connu. S'il n'est pas encore opposé à l'objectif même, il n'en peut déjà plus approuver les moyens et réprouve les révolutionnaires qui mènent une grève politique donc violente comme l'écrit Benjamin:

La fondation de droit est une fondation de pouvoir et, dans cette mesure, un acte de manifestation immédiate de la violence. Si la justice est le principe de toute finalité divine, le pouvoir est le principe de toute fondation mythique du droit. (Benjamin 2000: 236)

Il est donc nécessaire de prendre le pouvoir pour établir d'autres lois. Les grévistes ont bien compris cette nécessité. En réponse, le gouvernement tzariste ne peut tolérer, non pas la grève qui est légale, mais son but et il exerce son droit de conservation. L'apparence est trompeuse car elle fait croire que seul l'intérêt des travailleurs de Tallinn est en jeu alors que les fins poursuivies sont celles

d'un renversement du gouvernement du tzar. Entre les travailleurs et l'Etat Russe c'est la lutte entre:

Le droit naturel qui s'efforce de justifier les moyens par la justice des fins et le droit positif qui s'efforce de garantir la justice des fins par la légitimité des moyens. (Benjamin 2000: 212)

Indrek cherche à la fois la défense des grévistes et la légitimité interne de leurs actions.

Les travailleurs organisés sont aujourd'hui³ à côté des Etats, le seul sujet de droit qui possède un droit à la violence (Benjamin 2000: 216–217)

Mais ce droit la Indrek le conteste. Il comprend l'impossible résolution du problème au moment où, délaissant les mots d'ordre, il se met réfléchir:

Les autres, semblait-il, avaient d'autres croyances et d'autres espoirs que lui, ils allaient leur chemin sans avoir besoin de s'arrêter pour méditer. Leur idéal sanctifiait leurs actes, les rendait justes et équitables [...] (*Jd' é 260*)

[...] même la pensée la plus rationnelle pouvait accoucher de la réalité la plus insensée. (*Jd' é 261*)

Le héros prend acte du dilemme auquel il est confronté lorsqu'après avoir ingurgité un bagage théorique sur le marxisme il doit accompagner « ses camarades » révolutionnaires sur le terrain et pratiquer ou voir pratiquer des exactions qu'il ne peut supporter, comme voir humilier des personnes âgées par des individus exaltés, incendiaires et voleurs transformés en pseudo-justiciers. Ajoutons à cela la destruction volontaire de biens qui pourraient être utiles même à des révoltés. Par sa description de la situation, Tammsaare tente une mise en pratique des propos tenus par Benjamin. Ces travailleurs mènent une grève légale et exercent le droit à la violence énoncé par Benjamin. L'éthique de groupe s'oppose ici à l'éthique personnelle qui selon Montaigne et Tammsaare lui-même structure en premier l'individu.

Dans *Jours d'émeutes*, cette violence nourrie par la crédulité représente un danger, c'est ce que comprend enfin Indrek. En 1905, il n'y a encore aucun

³ Cette affirmation de Benjamin vaut surtout pour les émeutes de 1921.

élément fondateur de ce qui va devenir le bolchévisme, et Benjamin de qualifier ce type d'émeute d'anarchiste. Cependant à l'époque où ils écrivent sur la violence, Tammsaare, qui vit à Tallinn et Benjamin qui a été initié au marxisme par une amie lettone savent ce qui se passe de l'autre côté de la frontière avec la Russie depuis 1918.

Au final la grève, ses violences et la propagande politique dont il a été aussi l'instrument auprès de sa famille précipitent Indrek dans le dégoût de l'action. Il perçoit les conséquences de son manque de discernement. L'armée du tzar le recherche et fait payer par l'humiliation à son père et par la mort à son frère Ants, son « absence » de Vargamäe, la ferme paternelle où il s'est réfugié pour échapper aux poursuites.

De cette critique de la violence intellectuelle et physique par Indrek résulte l'abandon du combat. S'il paraît lâche aux yeux de certains, il est même considéré comme traître par les instances politiques, il se sent en accord avec ses propres valeurs, rurales et familiales. Même si la violence peut avoir un caractère légal, Indrek refuse de la pratiquer et se tiendra désormais aussi loin que possible de tout ce qui s'affichera comme un groupe. C'est la question supplémentaire que pose Tammsaare par rapport à Benjamin : l'éthique du groupe est-elle supérieure à celle de l'individu, même si la loi comme le souligne Benjamin donne au groupe, par l'intermédiaire du droit de grève un pouvoir de violence?

Quelle critique littéraire éthique pour l'euthanasie?

Une autre attitude d'Indrek face à la violence est présente dans le même texte *Jours d'émeutes* et concerne la fin de Mari sa mère. Pour faire suite à ce que nous avons déjà noté sur les événements, Indrek n'était pas caché, comme l'on cru les Cosaques venus l'arrêter à la ferme. Le héros était à Tallinn pour se procurer un médicament capable d'apaiser sa mère, Mari, grabataire, dont les souffrances physiques se doublaient de souffrances psychiques. Elles avaient pour origine la mort de Juss, son premier mari, causée par son désir à elle d'ascension sociale et le remord incessant qui en résultait. Souffrance physique aussi à cause d'un caillou lancé par Indrek à destination de son frère mais qui a frappé la mère à l'abdomen. Mari met ce geste en avant pour contraindre son fils comme s'il l'avait lui-même désignée comme une femme adultère en accord avec la parabole de l'évangile? Il semble que Mari le ressente ainsi. En perpétuelle recherche d'une rédemption qui ne vient pas, Marie demande à Indrek de l'aider à mourir.

« Indrek, je veux mourir ! Je veux aller auprès de Juss, pour qu'il trouve la paix ! Aide-moi, Indrek, si tu peux ! Viens en aide à une pauvre pécheresse ! Aide-moi

à cause de ma douleur dans le côté ! Aide-moi à cause de cette pierre que tu m'as jetée dans le champ de pommes de terre ! Aide-moi, enfant de mon péché !

– Indrek: Maman, tu comprends ce que tu dis? [...] Aie pitié de moi, maman ! Aie pitié de ton garçon !

– Non, Indrek. A Vargamäe, il n'y a pas de pitié, à Vargamäe, il faut. »
(*Jd' é 311*)

La violence ici est directement liée à la transgression du premier Commandement: Tu ne tueras pas. Benjamin pose aussi la question: *M'est-il permis de tuer?* (Benjamin 2000: 239). Même si Indrek a renoncé à croire en Dieu depuis son passage chez Maurus, la question se présente à lui avec acuité. Cette loi n'appartient pas qu'au domaine religieux, ce crime même imploré, est puni par la justice. La mère viole la conscience de son fils à l'aide d'impératifs qui sont contre productifs et entraînent chez le fils un retour à l'attitude religieuse: *Aie pitié de moi!* Cependant c'est à cause de ce retour sur l'attitude religieuse que Indrek accepte sa culpabilité et que l'injonction de la mère supprime tous les ordres, religieux comme juridique et qu'il accepte:

« Maman, je vais le faire à cause de cette pierre. Je vais faire en sorte que tu ne souffres plus. Je vais commettre un crime insensé en toute connaissance de cause. » (*Jd' é 311*)

La violence est tournée contre Indrek lui-même, alors qu'il se veut salutaire pour la mère et se charge d'un poids que des années d'échec mettront à effacer. Pour Benjamin le châtement n'a aucune part dans la décision:

Mais aussi vrai que ce ne saurait être la crainte du châtement qui impose l'obéissance au commandement, ce dernier demeure inapplicable à l'action accomplie, et sans aucune mesure avec elle. (Benjamin 2000: 239)

C'est au nom de l'amour qu'il accepte les conséquences de ce qui, pour la justice des hommes, est le pire des délits:

– Je t'aime, maman, répondit Indrek, et ce fut alors seulement qu'il comprit à quel point il l'aimait, et le poids de ses actes passés qui le tourmentaient comme une malédiction. (*Jd' é 312*)

Aider sa mère à éteindre ses souffrances et les endosser. Il n'est plus ici question d'une discussion sur l'éthique mais simplement d'une réponse intime à une

demande intime. Le lien, le sentiment, le vécu se substituent à l'impératif de la loi et de la foi.

Ce meurtre poursuit Indrek dans son quotidien comme le suicide de Juss a poursuivi Mari. Dans l'opus 4 de la saga, au rappel par son épouse Karin, de cet acte, Indrek tire un coup de révolver qui la blesse. Il s'agit d'un accident mais d'un accident en lien avec le souvenir du meurtre de Mari. C'est ce qu'Indrek explique à son procès avec l'espoir d'entendre la justice enfin le laver de cette faute en prononçant une sentence appropriée. Hélas, c'est libre qu'il ressort du tribunal. Le poids de la culpabilité trouvera sa résolution bien différemment.

L'acte d'Indrek est donc celui d'un amoureux de la sagesse, comme Dante Alighieri aime à nommer la Philosophie.

Que dire sur les valeurs créées et transmises par cette littérature?

Dans le cas présent, le texte ne crée pas de valeurs au sens propre du terme « créer » mais sans aucun doute, elle propose des situations propres à un exercice particulier du libre arbitre du héros ce qui entraîne le lecteur de l'époque mais aussi d'aujourd'hui à faire le même parcours.

Ce que transmettent ces écrits est une mise en garde sur le sens du droit et sur *le pouvoir, principe de toute fondation mythique du droit*, selon Benjamin. La recherche du droit n'est donc pas celle de la justice ni de la vérité pas davantage que celle de l'éthique. Le droit défend la cohésion et de la paix sociale selon les normes définies par le pouvoir en place. Le droit, allégorie philosophique à caractère didactique, n'a pas d'autre fondement qu'imposé par un pouvoir et un changement de pouvoir entraîne une modification des normes. L'éthique recherchée en commun, ce qui pourrait être le cas des révolutionnaires, dessine pour Indrek ses limites. Elles dépendent de son identité culturelle. Indrek, élevé dans un monde rural et presbytérien, met en avant le respect de la personne et du travail. Le non-respect de ces deux valeurs ne peut que faire un effet de rejet. La valeur de l'éducation étaye celle de justice recherchée par le héros et contribue à son comportement éthique.

Très différente est l'attitude qu'il adopte devant la violence psychologique à laquelle Mari le soumet. La violence ici est double, il y a celle de Mari qui tient en grande partie à ses choix passés et à sa proximité avec la religion d'où découle celle qu'elle fait subir à son fils à travers sa demande d'euthanasie. A cela s'ajoute la violence mise en œuvre par Indrek pour tuer, acte qu'il a préalablement refusé de commettre en groupe et dont il cherche à détourner sa mère.

La loi fondamentale comme le droit interdisent de tuer une personne. Le fait de tuer Mari reproduit l'acte de Mari envers Juss qu'elle a poussé au suicide. Le

conflit entre l'éthique et la loi se double du fait qu'Indrek est l'enfant du péché, celui né des amours de Mari et d'Andres.⁴

La violence vient de la confrontation avec la loi religieuse invoquée par la mère et qu'elle met au-dessus celle des hommes et c'est à cette violence-là qu'Indrek, l'enfant du péché doit obéir. Paradoxalement, cette même loi interdit d'entendre une injonction semblable.

La parole est moitié à celui qui parle, moitié à celui qui l'écoute. (Montaigne 1962: 516)

L'attitude d'Indrek n'est plus à qualifier avec des éléments rationnels comme la loi, la justice ou l'éthique. Il n'en demeure pas moins que le héros reproduira les conditions du meurtre et conscient de cette répétition il cherchera sans succès à s'en démettre, en livrant ses crimes à la justice qui refuse de les entendre.

En conclusion

Pour répondre à la question de départ, en partie au moins, nous pouvons dire que dans cette période de l'entre-deux guerres, la question de la violence se pose dans des termes voisins à Walter Benjamin et à Tammsaare. La loi tente de canaliser la violence en désignant comme coupables ceux qui sont mus par des idées qu'ils emploient pour s'imposer aux autres.

Dans son roman, Tammsaare donne deux modulations de cette donnée. Son héros, Indrek est double, d'une part il refuse de pratiquer la violence de groupe, la déclarant contraire à son éthique et préfère se faire oublier des « camarades » une forme d'éthique qui peut être comprise comme de la trahison.

En revanche, il accepte sur l'injonction de sa mère et par amour pour elle de l'euthanasier. Indrek adapte la loi, sa loi, aux circonstances. Cela est représenté, dans les démocraties, par les jurys d'assises qui doivent délibérer « en leur âme et conscience ». Au final c'est l'Ethos, l'art de la persuasion et de la conviction, qui doit guider la décision et non plus uniquement la loi écrite. Dans cette seconde situation le lecteur n'est pas amené à blâmer Indrek. Peut-être même peut-il susciter une certaine admiration pour son choix éthique.

La confrontation entre Benjamin et Tammsaare montre que dans les dix années qui séparent les deux textes la question européenne des droits du groupe, très présente dans *Jours d'émeutes*, se sont ajoutées à celles des droits de

⁴ Andres, le père d'Indrek est le fermier veuf de Vargamäe. En l'épousant Mari change de statut social. De servante elle devient fermière.

l'individu. Tammsaare, comme ses contemporains est occupé par les questions fondamentales de son époque, l'éclairage qu'il donne par l'intermédiaire de son héros nous montre l'ambivalence éthique des individus.

L'éthique n'est pas fatalement pharisienne, sûre de soi, satisfaite de soi et moralisatrice, grâce à la littérature justement. (Compagnon 2008)

Anne-Marie Le Baillif

Am_lebaillif@hotmail.com

19, avenue du Général Leclerc

75014 Paris

FRANCE

Références

- Benjamin, W. 2000. *Critique de la violence*. Œuvres, t1. Trad. par M. de Gandillac, R. Rochlitz et P. Rusch. Paris : Gallimard.
- Compagnon, A. 2008. Cours : Morales de Proust, https://www.college-de-france.fr/media/antoine-compagnon/UPL49209_Antoine_Compagnon_cours_0708.pdf (19.11.2017).
- Dante Alighieri. 1982. *Le banquet*. Trad. par Ph. Guibertau. Paris : Les Belles lettres.
- Montaigne, M. de. 1962. *Essais*, éd. Maurice Rat. Paris : Garnier.
- Talvet, J. 2014. What Is Ethical Literary Criticism? Some Reflections on the Lady Called *Filosofia* in Dante Alighieri and the Following. – *Interlitteraria*, 19/1, 7–21.
- Tammsaare, A. H. 2009. *Jours d'émeutes*. Trad. par J.-P. Minaudier. Montfort-en-Chalosse : Gaïa.